

Haïm Gradè

LE CHEMIN DE DOULEUR

Ô Dieu, je suis sous Ta main une table noire
Tu as gravé sur moi Ta haine en lettres de feu.
J'ai erré aux portes de Babel
Et j'ai crié Ton Nom de rue en rue.

Ils se sont enfuis comme des ombres
Me laissant avec mes mains tendues,
Couvert de poussière, telle une ruine
Offerte aux vents arides du désert.

Les mots les uns après les autres m'ont quitté
Arbre délaissé par le chant d'oiseaux fugaces.
Aux ténèbres de mes origines j'étais rendu
J'étais redevenu le silence de la glaise.

Couteau planté en terre
Pour moi seul je scintillais muet.
Et de nouveau Ton souffle m'a effleuré
Et du sommeil Tu m'as tiré — simoun de feu.

Mon cœur s'est offert à Ta tempête
Comme au vent se livre l'océan.
Ô Dieu je suis pour Ta parole un moule
Et Tu es dans ma bouche — une flamme,

Mes cheveux — un tourbillon de poussière
Ma main tendue — un glaive tournoyant.
J'ai béni tout un monde, tout un monde j'ai maudit
Ne voulant être que brique parmi des briques,

Que pierre parmi des pierres aveugles
Que vitre traversée par la lumière.
Tu m'as fait nuée de tonnerre et de foudre
Et ils riaient de moi : il veut être prophète !

De ma robe je me suis dépouillé
Et je leur ai donné mon corps.

Aux lointains j'ai fait don de mes yeux,
De ma femme j'ai fait don au désert.

Et j'ai cessé de parler en paraboles
J'étais moi-même signe de terreur.
Ô Dieu Tu m'as rendu plus farouche
Que le fauve affamé des forêts.

Mon grabat de pierre devint présage,
Ma barbe arrachée — augure de malheur.
J'étais à la fois chasseur et pourchassé
Mon pain d'ordure — parole d'épouvante.

Ils se sont rassemblés aux portes de Babel
Dans leur rire moussait une écume de haine :
Allons voir ce que ses ongles ont gravé
Sur sa poitrine dans son délire et sa folie !

En moi de nouveau est monté un orage
Quand je reconnus le serpent parmi eux.
Dans les profondeurs il rampait avide
De m'entendre me lamenter dans mes chants.

Et je connus la douleur de toutes les douleurs
Mon message n'était pour eux que chanson creuse.
Je n'entends plus maintenant la voix de ma peine
Je marche sur des épines et mon pas est cantique.

Je suis la route que j'ai moi-même tracée
Et si j'entends pleurer une pierre tel un enfant
Pour la bercer mon ombre de mon corps se détache
Et mon être transfiguré continue son chemin.

Les chacals jappent dans le désert au crépuscule.
Je porte le couchant-oiseau blessé dans mes mains.
As-Tu décrété pour toute éternité qui sera chasseur
Et qui pourchassé ? Pourquoi de nous T'es-Tu détourné ?

Je porte au fond de ma besace mon rêve
Que j'ai dû dans la poussière ramasser.
Ne suis-je rien d'autre qu'une parabole
Et parabole aussi la colombe et l'épervier ?

La meute sanguinaire demande aussi rédemption.
La brebis se laisse dévorer mais elle attend
Le Jour des Jours annoncé quand le fauve
Sur son dos la portera avec douceur et bonté.

L'heure attendue de rédemption viendra.
Mais comment redimer le sang innocent
Dont la terre depuis toujours s'est abreuvée
De génération en génération jour après jour ?

Jadis la haine a émoussé mes sens
M'a empêché de connaître votre douleur.
Maintenant mon amour infini m'interdit
De devenir, mes frères, ce que je ne peux être.

Je poursuis ma route dans l'espoir de vous trouver,
D'entendre dans notre union l'or de la joie promise.
Le ciel de l'aube célébrera notre rencontre.
En vous bénissant je vêtirai ma robe de lin.

Doirès (Génération), 1945.